

AU CAFE-CONCERT

(Reminiscentes)

II

J'ai gardé un souvenir peu distinct de la soirée où je vis pour la première fois Mlle Duparc, aux Ambassadeurs ou à l'Alcazar d'Été. Elle était boulotte, vêtue en jaune, avait des cheveux noirs coiffés bas, un nez rond et court, un double menton, des yeux brillants. A cette époque, bien qu'assez laide et quinquagénaire, elle affolait un beau jeune homme, le comte de R..., qui se ruinait pour elle.

Je fus frappé par le son nasal de sa voix et l'incisivité de son accent.

La deuxième fois que je l'entendis, ce fut dans une « boîte » de Montmartre, un soir qu'elle « prêtait son concours extraordinaire » à une spirée « classique ». Elle était alors une vieille femme, tout à fait, et arrangée en grand-mère de l'ancien répertoire : bonnet de dentelle attaché sous le menton, fichu à fleurs croisé sur le sein, mitaines et tablier à pochettes. Elle chantait, soutenue par un acolyte insignifiant, l'insupportable duo de *Monsieur et Madame Denis*. « Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en », disait-elle, en dodelonnant de la tête. C'était très ennuyeux. Elle interpréta ensuite la plate et vulgaire chanson des *Hussards de la Garde*, d'une voix haute, juchée, aigrelette, mais infailliblement juste. Elle avait acquis, avec les ans, de grosses joues, des petites fossettes, un air indulgent et respectable. Quand elle se leva, on lui fit une ovation et elle connut l'ivresse que donne aux vieux cabotins le relent d'une célébrité défunte. En réalité, si elle s'était fait parmi les connaisseurs une notoriété particulière, sa renommée n'égalait point celle de Mlle Demay.

Cette robuste personne, au regard malin, était plaisante. Elle appartenait à la catégorie des commères rigolotes, comme Bonnaire, comme l'effroyable Elise Faure et comme Gabrielle Lange, qui chantait avant la guerre à l'Éldorado. Elle avait dans son arsenal de gestes tous les procédés du genre : trempoussements du buste et de l'arrière-train, les bras tendus vers le sol, les coudes en dehors pendant qu'on fait converger les prunelles, mimique d'exé-

cuter un roulement de tambour en gonflant les joues, etc. Mais, plus fine que Mlle Bonnaire, elle savait parfois éveiller dans l'esprit un réflexe délicat. Je ne l'ai pas entendue dans sa célèbre chanson des *Noisettes* :

*Plus fort que les athlètes
Même les plus connus
Moi, je cass' des noisettes
En m'asseyant dessus.*

Mais je me la rappelle dans l'*Auscultation*, où elle jouait l'ahurissement avec des jeux de physionomie fort cocasses, et dans une autre chanson, où elle relatait, nourrice rebondie, son aventure avec un troupier, Jules Lemaitre, qui prisait beaucoup sa bonne humeur et son naturel, imagina de la présenter à Renan. « L'auteur de *La Vie de Jésus*, avec la politesse attentive et la bonhomie charmante que l'on connaît, écrit Lemaitre, se leva, vint à la chanteuse et lui dit :

— Madame, je fréquente peu les cafés-concerts, mais je serai heureux de vous entendre, car j'ai beaucoup entendu parler de vous.

» Demay, très émue et voulant être aussi aimable que possible, fit cette réponse d'une simplicité grandiose :

— Et moi aussi, monsieur, je vous connais bien ! »

» Cela est très beau quand on essaye de se figurer ce que Demay pouvait connaître de M. Renan et quelle idée elle pouvait bien s'en faire.

» Ainsi conversèrent ces deux artistes lyriques.

Mlle Bonnaire était commune et faisait trop de grimaces.

Quant à Mlle Elise Faure, elle était atroce. Mais quel Degas ! quel Manet ! Dans un décor mauresque, tout contre le mur, la « corbeille », c'est-à-dire, sur deux banquettes en velours rouge allant de l'avant-scène à la porte du fond, des femmes décolletées et en robe claire, assises en rang, souriantes et fort maquillées. La rampe, les herbes et les portants dardaient une lumière blanche et crue sur les couleurs vives des robes, sur les fards et le scintillement des bijoux. Elise Faure paraissait, furibonde, au milieu de ces femmes. Elle était très grande, massive mais point difforme, vigoureusement corsetée, décolletée à pleins tétons. De longs gants blancs couvraient ses bras charnus

qu'elle levait fréquemment, en quoi elle avait tort... Elle était microcéphale, ou du moins sa tête semblait minuscule au-dessus de son corps immense. Elle portait une frange sur le front et un petit chignon comme ceux des toreros. Cheveux noirs, yeux noirs et cernés ; très plâtrée ; pas un seul sourire. Ses chansons étaient des invectives perpétuelles, des clameurs effarantes. Tantôt elle beuglait d'une voix masculine et comme velue :

*Madame Godichon
J'ai trouvé d'la trichine
Dans votre galantine
Et dans vos pieds de cochon !*

tantôt :

*Ga, Ga, Ga, Ga, Gabriel
T'as perdu Fidèle
A la Tour Eiffel*

Et quand, par hasard, elle abandonnait la colère pour la tendresse, c'était en hurlant :

*Comme toi, Emile,
Y en a pas un sur mille !*

Elle poussait des cris épouvantables de vache irritée, faisait des gestes violents, des pantomimes menaçantes et terribles, assenant dans l'espace des coups de poing, des gifles qui coïncidaient avec des tintamarres de cymbales, des coups de genou que recevait un derrière imaginaire et que punctuaient des « boum » de grosse caisse, projetait des étarnements formidables, redoublait de vociférations frénétiques, les mains en cornet devant sa bouche... Le tout se terminait par un mouvement de volte-reins, le buste en avant, une main ramenant sur ses genoux la queue de sa robe, et par une sortie rapide où la tonitruante mégère semblait se précipiter vers la toile du fond pour la crever de sa tête pointue.

Toutes ces luronnes étaient des reproductions ou des caricatures de la Thérèse première manière et de Suzanne Lagier. Elles représentaient une sorte de femme, une « espèce » qui a presque entièrement disparu de la faune théâtrale.

Un soir, en se mettant à table, mes parents décidèrent d'aller entendre Thérèse à l'Alcazar d'Hiver.

Ils se souvenaient d'elle en sa première période : de la Thérèse maigre, dégingandée, court-vêtue, à la voix élastique, aux gestes canailles, celle que

Veillot signalait à l'exécration des honnêtes gens, qui lançait avec une crânerie de gavroche la tyrolienne des « Canards », criait, au milieu d'une véritable pyrotechnie sternutatoire : « C'est dans le nez que ça me chatouille », ou affirmait sur une vocalise descendante pleine de sous-entendus que « rien n'était sacré pour un sapeur ». Cette Thérèse-là, contemporaine de Rigolboche, celle dont les caricatures, la médisance et le scandale avaient fait comme une personnification de la plus vile « noce », n'existait plus. La guerre avait passé sur elle. Des journalistes imaginèrent de dire qu'elle l'avait métamorphosée, régénérée, lavée de toute gravelure, ne laissant subsister de son premier avatar que le magnétisme du son, la vibration chaleureuse du timbre et qu'enfin Thérèse sortait de la grande épreuve revêtue d'une noblesse douloureuse, maternelle et populaire.

Or, causant avec elle quelques années avant sa mort, j'appris que sa transformation était due tout simplement à une laryngite contractée à la suite d'un effort vocal, en chantant la *Marseillaise* pendant le siège de Paris, alors qu'elle était enrôlée. Elle resta pendant dix ans aphone, et quand enfin elle put chanter à nouveau, sa voix avait baissé d'une octave. Ce changement total de registre, cet appesantissement de tout l'appareil phonétique eurent pour résultat naturel de modifier le caractère de son chant et, par conséquent, de son répertoire. La seconde Thérèse était grée.

Cette majestueuse renaissance provoqua l'enthousiasme, presque la ferveur ; les artistes, Gounod en tête, et le public furent unanimes dans l'admiration, et la « grande Thérèse » trônait déjà depuis plusieurs années parmi l'orfèvrerie des manteaux d'Arlequin et le poudroisement des rampes à gaz quand j'allai avec mes parents l'entendre à l'Alcazar du faubourg Poissonnière.

Je ne me rappelle malheureusement de cette soirée que peu de chose, mais je me le rappelle bien. Nous étions dans une loge à gauche de la scène, mon père, ma mère et moi, petit garçon attentif aux sourcils froncés. Dans une sourde rumur et un tourbillon d'applaudissements, Thérèse s'avança. Elle me sembla hideuse. Etalant une obésité

d'ogresse, elle marchait, solennelle, le ventre en avant, corsetée selon la mode du jour. Elle portait sur une jupe de satin rose ornée de dentelles un petit corsage en pointe, très décolleté et qui, échancré sur les hanches, dégagait amplement ses flancs et laissait s'épancher, nus jusqu'aux épaules, ses énormes bras, mous et très poudrés.

Sa coiffure, étroite et un peu haute, n'atténuait en rien la laideur de son visage, dont le trait le plus saillant était une mâchoire bestiale, sorte de mufle allongé qui, je le compris depuis, devait constituer un projecteur vocal de premier ordre.

Dans l'entrevue que j'eus plus tard avec elle, je vis que ses yeux étaient petits, clairs, plein de malice et aussi qu'elle avait encore de belles dents fortes et saines favorables à la diction. Elle chanta plusieurs chansons ; mais ici, malheureusement, ma mémoire est muette. Je ne me souviens que d'un refrain vaguement héroïque et campagnard :

*Vas-y, mon gas
Et n'arrête pas.*

qu'elle chantait très largement, avec des trébuchements de son, ponctuant parfois la mélodie d'un geste lent et colossal. Son bras se levait, se repliait sur la poitrine, de là s'étendait en avant, l'index pointé vers le fond de la salle, restait ainsi dardé pendant quelques secondes, puis retombait lourdement sur la cuisse. Ses mains étaient petites, très blanches et, dans l'ensemble, bovines de toute sa personne, paraissaient particulièrement fines. Ses doigts étaient chargés de gros diamants, et quand le bras retombait après avoir exécuté son geste à la Kleber, la petite main constellée rebondissait un peu avec un léger tremblement qui faisait scintiller les pierreries.

Sa voix grave, à la fois rude et affectueuse, donnait une impression de tranquille puissance, de force inébranlable ; elle était de qualité riche et grenue, d'essence indéniablement plébéienne, et je conçois qu'elle eût sur la foule un ascendant immédiat et comme fraternel — indépendamment de tous les éléments émotifs qu'elle charriait dans son « vaste roulis ».

Une singulière lacune de mémoire m'empêche de me rappeler le titre d'une

féerie où j'entendis pour la seconde fois Thérèse. J'en suis arrivé à me demander si je n'ai pas rêvé tout cela. Mais non ! Je l'ai bien entendue chanter dans une féerie, *La Terre*, de Jules Jouy. J'ai encore dans l'oreille ses ports de voix tendus, appuyés, vraiment superbes, son accent de prêtresse, la sérénité gigantesque et, si j'ose dire, panthéistique de sa voix.

Ma rencontre avec Thérèse eut lieu bien plus tard. Retirée depuis longtemps dans une solitude champêtre où elle vivait au milieu de ses poules et de ses gorettes avec un compagnon mystérieux, la vieille étoile ne venait à Paris que deux fois l'an, pour faire des emplettes. Elle me parut moins laide. Elle était vêtue de noir, coiffée d'une capote d'où pendait un voile de crêpe. Surprise de me trouver au courant de maintes choses qu'ignorait ma génération, elle se montra bienveillante, amicale. Je la traitai en reine qui a abdiqué. Après des lamentations sur ses dégoûts artistiques et en s'excusant de n'être plus dans le mouvement (tout en réprochant la « grossièreté » du répertoire à la mode), elle consentit à me chanter quelques passages de ses chansons célèbres. Assise sur un pouf, les jambes écartées, un peu penchée en avant, la main toujours blanche et soignée posée sur mon épaule pour me retenir ou m'activer dans l'accompagnement, elle m'indiqua, d'un timbre rauque et lourd, mais où survivait encore un reste de sortilège, *La Tour Saint-Jacques*, *La Terre*, *La Saint-Jean* de Lacôme. *J'ai passé par là*, s'interrompant pour parler de son maître Darcier, pour se reprendre, pour tousser.

D'après ces divers souvenirs et d'après ce que m'on dit de vieux connaisseurs dignes de foi, cette illustre vedette de café-concert fut par moment une grande artiste et, comme telle, une femme travailleuse, sérieuse, ne laissant rien au hasard et se croyant tenue à des devoirs envers le public, dont elle se considérait comme la servante. Aussi, comme on la voit « imiter » par des chanteuses vulgaires et ignorantes qui s'y croient autorisées du seul fait qu'elle ont la voix basse, ne peut-on se défendre de quelque agacement, pour ne pas dire de beaucoup d'indignation.

Reynaldo Hahn.